



HAL
open science

Panorama du paysage des revues de sciences de l'information et de la communication avant qu'il ne change

Paul Rasse, Nicolas Pélissier, Magali Colin, Étienne Fleuret, Sylvie Grésillaud, Marc Guichard, Pascaline Hoel, Laurence Rageot

► To cite this version:

Paul Rasse, Nicolas Pélissier, Magali Colin, Étienne Fleuret, Sylvie Grésillaud, et al.. Panorama du paysage des revues de sciences de l'information et de la communication avant qu'il ne change. *Communication [Information Médias Théories]*: revue québécoise des recherches et des pratiques en communication et information, 2010, 27 (2), pp.217-233. 10.4000/communication.3139. halshs-01975156

HAL Id: halshs-01975156

<https://shs.hal.science/halshs-01975156>

Submitted on 9 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Panorama du paysage des revues de sciences de l'information et de la communication avant qu'il ne change

Paul Rasse, Nicolas Péliissier, Magali Colin, Étienne Fleuret, Sylvie Gresillaud, Marc Guichard, Pascaline Hoel et Laurence Rageot



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/communication/3139>

DOI : 10.4000/communication.3139

ISBN : 978-2-921383-28-8

ISSN : 1920-7344

Éditeur

Université Laval

Édition imprimée

Date de publication : 31 mars 2010

Pagination : 217-233

ISBN : 978-2-89518-343-3

ISSN : 1189-3788

Ce document vous est offert par Université de Tours



Référence électronique

Paul Rasse, Nicolas Péliissier, Magali Colin, Étienne Fleuret, Sylvie Gresillaud, Marc Guichard, Pascaline Hoel et Laurence Rageot, « Panorama du paysage des revues de sciences de l'information et de la communication avant qu'il ne change », *Communication* [En ligne], Vol. 27/2 | 2010, mis en ligne le 30 juillet 2012, consulté le 09 janvier 2019. URL : <http://journals.openedition.org/communication/3139> ; DOI : 10.4000/communication.3139

Ce document a été généré automatiquement le 9 janvier 2019.



Les contenus de la revue *Communication* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Panorama du paysage des revues de sciences de l'information et de la communication avant qu'il ne change

Paul Rasse, Nicolas Péliissier, Magali Colin, Étienne Fleuret, Sylvie Gresillaud, Marc Guichard, Pascaline Hoel et Laurence Rageot

- 1 Les revues occupent une place essentielle au sein du dispositif d'intelligence collective que constitue la science et contribuent activement à la légitimation des connaissances dont elles assurent la publicité, et qu'elles donnent à savoir et à discuter. Dans les sciences dures, les articles publiés préalablement servent de socle à toute nouvelle recherche et assurent ainsi la commutativité des savoirs. Cités en notes, ils donnent à voir les étapes de réalisation, la progressivité ou les ruptures épistémologiques d'une science. « *La rhétorique des textes scientifiques, explique Callon, tient précisément à ce qu'ils sont profilés pour permettre ce travail de traçage, de circulation à travers les couches d'inscription qu'ils superposent (offrant ainsi toujours) la possibilité de retourner à leur fabrication* » (Callon, 1998 : 261). L'analyse des citations et des références permet d'établir des relations sémantiques entre les articles, de mettre en évidence le collègue invisible des chercheurs qui, à distance, travaillent sur le même sujet, de voir ce feuilleté des contributions successives par lequel se produit la science, comme une mise en transparence de son architecture (Le Coadic, 2005 ; Lafouge, 2002 ; Bougnoux et Rasse, 2001). Bien sûr, derrière le principe ainsi énoncé, se jouent aussi des rapports de force. Sans pour autant adopter le point de vue par trop réductionniste d'Olivési, « *la citation n'a de signification et de valeur que sociale* » (Olivési, 2007 : 13), il est évident qu'elle n'est jamais tout à fait neutre. Elle met en jeu le pouvoir institutionnel des auteurs cités, au travers de processus d'alliance, d'adoubement ou de soumission à l'œuvre dans les milieux académiques.
- 2 Cependant, et cela vaut plus généralement pour tous les espaces de légitimation, par exemple pour les arts avec les musées ou les galeries, toutes les revues n'ont pas le même poids, ni la même envergure. Certaines d'entre elles sont plus prestigieuses et font davantage autorité, en ce sens où les résultats qu'elles publient deviendront plus

essentiels, seront plus fréquemment repris et discutés par les collègues de chercheurs. En durcissant cette relation et en l'inversant, les experts en bibliométrie en sont venus à considérer que les revues les plus citées sont les plus influentes, d'où la mise en place du fameux *impact factor* par l'Institute for Scientific Information (ISI) de Philadelphie, censé objectiver, rendre visible et mesurable cet état de fait (Pontille et Heilbron, 2002). Le principe est fréquemment critiqué pour ses effets pervers, mais aussi pour son hégémonie et l'avantage concurrentiel qu'il donne aux premières revues indexées, à ceux qui l'ont mis en place et le contrôlent (Pontille et Heilbron, 2002 ; Bougnoux et Rasse, 2001 ; Hicks, 1999). Néanmoins, il s'est imposé progressivement partout dans le champ des sciences dures où il fait de plus en plus autorité, et où il est devenu l'un des premiers critères d'évaluation des équipes et des chercheurs. Il gagne progressivement les sciences humaines, en dépit des résistances d'un milieu qui fonctionnait jusque-là sur d'autres traditions académiques.

- 3 Dans le champ des sciences humaines et sociales, les ouvrages occupent une place primordiale ; ils sont le premier vecteur de la communication scientifique, assurent la publicité des connaissances, mais aussi l'essentiel de la visibilité et de la notoriété des chercheurs. La production de savoir demeure fortement personnalisée, encore attachée à la figure d'auteur aux prises avec une œuvre singulière dont il est l'incarnation. Les revues, même si elles deviennent progressivement un élément essentiel pour les carrières des chercheurs, sont relayées au second plan et continuent d'ailleurs, pour la majorité d'entre elles, à adopter le format des ouvrages et notamment à fonctionner sur le principe de numéros thématiques (qui, pour l'essentiel, les transforme en ouvrage collectifs).
- 4 Une certaine tradition académique considère comme un signe de maturité le fait de ne pas citer le commun des mortels, préférant s'appuyer sur les travaux de grands ancêtres dont elle utilise l'autorité et auxquels elle s'identifie sans doute. Par ailleurs, bon nombre d'éditeurs interdisent ou limitent de façon draconienne les notes de bas de page, arguant qu'elles rebutent leur lectorat. Le fait est, en tout cas, qu'à la différence des sciences dures, les chercheurs en sciences humaines rechignent encore à citer les travaux antérieurs de leurs pairs.
- 5 En analysant un article publié en 1971 dans la prestigieuse revue *Journal of Biological Chemistry* par le Prix Nobel de chimie Andrew Schally, Bruno Latour (1989 et 1993) montre comment ce chercheur, dont l'autorité et le statut académiques sont au zénith, prend soin néanmoins de faire reposer sa communication sur un ensemble évident de connaissances produites avant lui par d'autres, qu'il discute, réfute ou conforte pour étayer sa démonstration. Au total, Schally cite 35 articles de revues dont 29 ont moins de cinq ans et 16 ouvrages. À l'inverse, Christian Henriot et Étienne Fleuret (2004), qui ont analysé, en 2003, 125 revues de sciences humaines et sociales de 18 disciplines, montrent que dans les revues françaises, le nombre moyen de citations est seulement de 10,5 et qu'une fois sur deux, celles-ci renvoient à des livres. Alors que dans les mêmes domaines, les articles des grandes publications anglo-saxonnes contiennent en moyenne 17,7 citations. Les sciences de l'information et de la communication n'avaient pu être prises en compte, car au moment de l'enquête, cette discipline n'était pas institutionnalisée par le Centre national de la recherche scientifique (CNRS). Cependant, une rapide évaluation de quelques revues des sciences de l'information et de la communication montre que les citations sont relativement nombreuses (10 à 15 par article), mais qu'elles renvoient essentiellement à des ouvrages et presque exceptionnellement à des revues.

- 6 Autrement dit, il est actuellement impossible d'utiliser les citations pour établir et mesurer l'influence (*impact factor*) des revues sur la production des connaissances en sciences de l'information et de la communication. En 2000, le ministère délégué à la Recherche et aux Nouvelles Technologies en avait déjà pris acte en commandant une étude à Philippe Jeannin sur les revues des sciences humaines et sociales (Jeannin, 2003). La recherche partait des postulats suivants :
1. Il existe, pour chaque discipline de la connaissance, une communauté de chercheurs dont les frontières sont claires, celles-ci étant définies en France par les sections du Conseil national des universités (CNU) et du CNRS.
 2. Chaque communauté est compétente pour évaluer le caractère scientifique des revues dans lesquelles publient les membres de la communauté et il suffit donc de leur demander.
- 7 Ainsi, dans un questionnaire nominatif adressé par voie postale, les chercheurs étaient sollicités pour dire, à propos de chacune des revues recensées, s'ils la jugeaient scientifique ou non, ou éventuellement s'ils ne la connaissaient pas. Une partie de la mission concernait les revues des sciences de l'information et de la communication (Maigret, 2001).

Méthodologie

- 8 L'étude dont nous publions ici les résultats reprend les postulats de l'enquête menée par Jeannin, mais adopte un autre point de vue en changeant la question principale. On peut en effet reprocher à cette question : « estimez-vous la revue scientifique ou non », outre son ambiguïté déjà relevée par Éric Maigret, de fonctionner à la manière des sondages d'opinion quand ils demandent à brûle-pourpoint, aux Français par exemple, leur avis sur la santé de l'économie. Cela conduit à subjectiver un problème qui mériterait au contraire une approche plus objective, la santé de l'économie d'un pays ne dépendant pas de l'opinion qu'en ont ses habitants, mais d'une tout autre réalité que l'on peut mesurer par un ensemble complexe de critères (Ghiglione et Matalon, 1998). Autrement dit, la scientificité d'une revue dépend moins de l'opinion de chercheurs, que de critères objectifs et maintenant généralement admis par la communauté, comme la présence d'un comité de rédaction ou l'expertise en double aveugle. Aussi avons-nous préféré une question renvoyant à des faits plus objectifs : « quelles sont les revues que vous lisez et utilisez pour vos recherches ». Dans le questionnaire, il fallait nuancer la réponse et dire si cet usage était régulier ou occasionnel. Des questions complémentaires devaient permettre de connaître les caractéristiques de l'échantillon et de savoir si l'usage des revues était facilité par leur accessibilité du fait que les personnes publiaient dans celles-ci. Les résultats ont été « anonymisés », dans la mesure où les personnes qui ont géré la liste des envois et récolté les questionnaires (les ingénieurs de l'Institut de l'Information Scientifique et Technique – INIST) étaient extérieures à la discipline et ne sont pas celles qui ont analysé les résultats de l'enquête.

Choix des revues

- 9 Pour élaborer le panel proposé des 31 revues francophones en sciences de l'information et de la communication dans le questionnaire, nous nous sommes basés sur la liste officielle publiée sur le site du CNU 71, que nous avons enrichie de quelques titres : après discussion au sein du comité de pilotage de l'Institut des sciences de la communication

(ISCC) du CNRS, ces revues nous paraissaient mériter d'y figurer. Une question supplémentaire permettait aux personnes interrogées de compléter cette liste en y ajoutant « les autres revues francophones » lues et utilisées régulièrement pour leur recherche. Elle nous a permis de vérifier que nous n'avions pas omis de titre qu'une majorité de chercheurs auraient pu considérer comme important. En effet, les publications les plus citées sont d'abord des revues de sociologie, puis de sciences politiques ou de linguistique, que nous avons considérées comme hors champ. Les premières revues des sciences de l'information et de la communication, *Terminal* et *Les Cahiers du journalisme*, viennent respectivement en 16^e et 18^e position, et ne sont citées que par 4 % des répondants.

Quelques caractéristiques des revues des sciences de l'information et de la communication

- 10 Le panel compte 23 revues françaises, cinq revues canadiennes, deux revues belges et une revue tunisienne ; 14 sont relativement anciennes (plus de 30 ans d'existence). La discipline n'est plus si récente, elle s'est structurée dans la durée, mais reste créative puisque 12 titres ont moins de 10 ans. En même temps, si l'on sait que six d'entre eux ont été créés entre 2003 et 2006, on peut aussi paradoxalement s'inquiéter des risques d'inflation et de dispersion que cela peut susciter.
- 11 Au total, 28 des 31 revues (90 %) annoncent un comité de rédaction ou de lecture, mais 20 des 31 revues (64 %) n'ont pas encore d'évaluation en aveugle (ou ne l'annoncent pas explicitement), alors que cela tend à devenir un critère fort pour juger de leur scientificité. La plupart d'entre elles, confrontées à la concurrence des ouvrages, fonctionnent sous la forme de numéros thématiques dont la direction est confiée à l'un des membres de l'équipe éditoriale, ou à une personnalité (avec éventuellement des variétés). Ainsi, 13 sont essentiellement composées d'un dossier thématique (pour 70 % du numéro au moins) et quatre seulement fonctionnent sur le modèle ouvert des sciences dures et publient les articles indépendamment de la ligne éditoriale du moment. Même si quelques-unes d'entre elles diffusent largement les appels à contribution, les responsables des dossiers thématiques ont tendance à susciter des propositions au sein de leur propre réseau en s'adressant de préférence à des chercheurs confirmés qui contribueront à la réputation du numéro. Les revues fonctionnent ainsi sur un système d'association sélectif des auteurs ; un processus que Pierre-Michel Menger (2002) analyse à propos de la culture, en expliquant que la dynamique d'une carrière réussie passe par une mobilité ascendante au sein d'un monde stratifié de réseaux d'interconnaissances et de collaborations récurrentes. Ceci finalement laisse bien peu de place aux nouveaux venus, aux personnes plus isolées, moins inscrites dans les réseaux. Autre conséquence mise en évidence par Yves Le Coadic (2005), à partir d'une comparaison sommaire qui mériterait sans doute d'être approfondie : les membres des comités scientifiques les plus prolifiques sont très présents dans leur propre revue où ils occupent jusqu'aux deux tiers des numéros, beaucoup plus que leurs homologues anglo-saxons.

L'enquête

- 12 Le principe d'un questionnaire, adressé par courriel nominativement depuis l'INIST aux enseignants chercheurs de la 71^e section du CNU et aux chercheurs du CNRS recensés par

l'ISCC, nous a permis de recueillir l'avis d'un large panel de 1 679 personnes (courriels valides) avec un taux de réponse exceptionnellement élevé de 38 %. Il faut savoir que le taux de retour d'un questionnaire envoyé par la poste est en général de 5 à 10 % et que la précédente enquête sur les revues des sciences de l'information et de la communication, menée par Philippe Jeannin en 2000, avait eu un taux de réponse de 20 %. Le questionnaire avait été envoyé à 485 chercheurs en sciences de l'information et de la communication dont 442 adhérents de la Société Française des Sciences de l'Information et de la Communication (Jeannin, 2003). Les résultats portaient sur 97 questionnaires, soit un échantillon six fois inférieur à celui de la présente étude qui analyse 636 réponses.

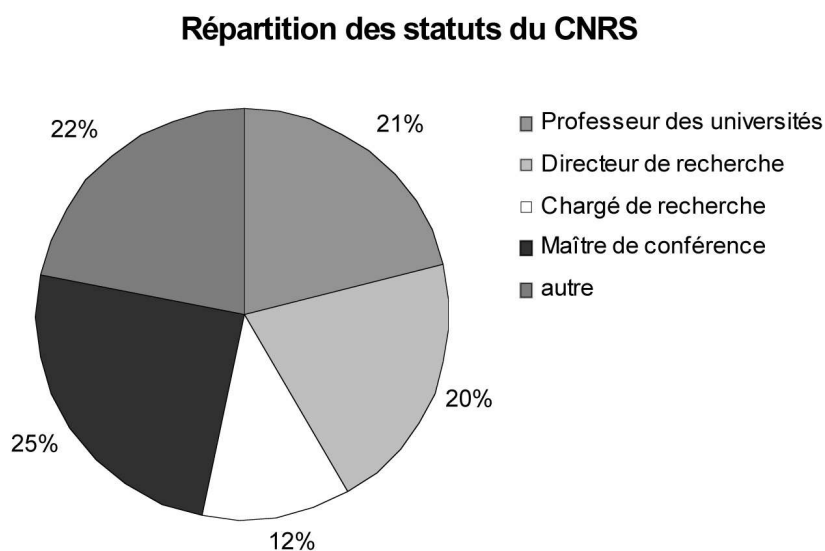
- 13 On peut déjà s'interroger sur les non-réponses (Grawitz, 2000) et émettre l'hypothèse qu'il s'agit sans doute, pour l'essentiel, de personnes peu impliquées dans la recherche, donc peu concernées par le sujet de l'enquête. Il faut aussi signaler qu'à l'inverse, un certain nombre de chercheurs actifs, engagés, ont refusé de répondre par principe, parce qu'ils trouvaient cette enquête inutile ou normative et nous l'ont fait savoir par courriel ou par d'autres voies, mais cela concerne moins d'une dizaine de personnes et leur participation à l'enquête n'aurait probablement pas changé les résultats finaux.
- 14 En définitive, on peut raisonnablement penser que les résultats de l'enquête concernent un large échantillon des acteurs les plus impliqués dans les sciences de l'information et de la communication.

Caractéristiques de l'échantillon

- 15 La moitié des personnes ayant répondu à l'enquête (47,6 %) ont moins de 45 ans. Ce sont pour 56 % des hommes et pour 42,5 % des femmes. Il est à noter que, relativement au panel des personnes interrogées, la proportion de femmes est légèrement supérieure, dans la mesure où 37 % d'entre elles ont répondu, pour seulement 35 % d'hommes.
- 16 Les professeurs d'université représentent 23 % des répondants et les maîtres de conférences, 47 %. Au regard des statistiques dont nous disposons, les professeurs sont mieux représentés qu'ils ne le sont en réalité au sein de l'université, et plus particulièrement au sein de la catégorie dite « 14a groupe interdisciplinaire » qui englobe la 71^e section du CNU et compte un professeur pour trois maîtres de conférences. Si l'on admet que les professeurs sont censés faire davantage de recherche et devoir leur promotion à cette considération, cela tendrait à étayer l'hypothèse selon laquelle les personnes qui ont répondu sont parmi les plus impliquées dans la recherche.
- 17 Il est à noter encore que 20 % des professeurs et directeurs de recherche ont moins de 45 ans, alors que dans la catégorie 14a dont relève la 71^e section, ils ne sont que 12 % ; ce qui là encore étaye l'hypothèse selon laquelle l'échantillon regroupe les enseignants-chercheurs les plus actifs et donc promus plus jeunes. De la même façon, les professeurs âgés de 60 ans ne sont que 12 %, alors que dans la réalité (selon les catégories du ministère), 38 % du corps professoral ont plus de 60 ans.
- 18 Près des trois quarts des répondants (70 %) sont enseignants-chercheurs et relèvent d'une section du CNU : de la 71^e section du CNU (pour 56 %) ou d'une autre section du CNU (pour 14 %).
- 19 Un quart (25,6 %) des personnes ayant répondu sont des chercheurs au CNRS (figure 1). Le CNRS n'avait pas, jusqu'à cette année, date de la création de l'ISCC, de section regroupant les chercheurs en communication, si bien qu'ils sont pour la plupart dispersés dans les

sections 36 (sociologie) pour 12 % d'entre eux, 07 (sciences et technologies de l'information) pour 10 %, 40 (politique, pouvoir, organisation) pour 10 % et 19 (système Terre) pour 9 %.

Figure 1. Statut des répondants appartenant au CNRS



La pratique des revues par les enseignants chercheurs

- 20 En moyenne, les personnes interrogées utilisent régulièrement 3,3 revues auxquelles s'ajoutent quatre revues qu'elles consultent occasionnellement.
- 21 Bien sûr, il faut prendre avec précaution ces déclarations. Nous connaissons le biais de positivité, à savoir que dans toute enquête, les personnes interrogées s'efforcent de donner une image positive d'elles-mêmes, conformément à ce qu'elles pensent percevoir des valeurs ou des attentes des auteurs de l'enquête (Wahnich, 2006). Il est évident que les répondants ont eu tendance à surévaluer leur fréquence d'utilisation des revues et que dans la réalité des pratiques, les chiffres sont probablement en deçà de ce qui est annoncé. De plus, la différence entre « occasionnellement » et « régulièrement » est subjective et pouvait être interprétée, selon les personnes, de façon sensiblement différente. Et pourtant, tout porte à penser que ces considérations ne changent pas le classement qui en résulte. En effet, quand on fusionne et cumule les catégories « occasionnellement » et « régulièrement », il n'y a pas de modification du classement (tableau 1).
- 22 Nous nous sommes aussi efforcés de contrôler les dérives possibles, notamment la possibilité qu'une revue ait mobilisé son environnement pour faire progresser son poids relatif. Nous avons vérifié que si l'on retirait un à un les laboratoires éditeurs de revue, ayant le plus massivement répondu, cela ne modifiait pas les résultats.

Tableau 1. Usage régulier ou occasionnel des revues

	A que vous utilisez régulièrement pour vos recherches	B que vous utilisez occasionnellement pour vos recherches	A + B	% du nombre de répondants
Hermès	271	167	438	69%
Réseaux	260	133	393	62%
Communication et Langages	149	182	331	52%
Questions de communication	135	119	254	40%
Communication	85	154	239	38%
Quademi	89	150	239	38%
Sciences de la société	108	123	231	36%
MédiaMorphoses	90	126	216	34%
Études de communication	86	100	186	29%
Mots, les langages du politique	78	100	178	28%
BBF	88	88	176	28%
Le temps des médias	82	90	172	27%
Recherches en communication	68	90	158	25%
Communication et organisation	74	72	146	23%
Médiation et Information (MEI)	56	87	143	22%
Documentaliste - Sciences de l'informat	69	67	136	21%
Les enjeux de l'information et de la com	51	79	130	20%
Les cahiers du numérique	35	92	127	20%
Culture et musée (Publics et musée)	34	68	102	16%
Sociétés et représentation	29	58	87	14%
Médiatiques, Récits et sociétés	15	52	67	11%
Distances et savoirs	34	31	65	10%
Revue des revues	26	36	62	10%
Revue canadienne des sciences de l'inform	19	41	60	9%
Protée	13	40	53	8%
Documentation et bibliothèques	17	32	49	8%
Ametist	10	34	44	7%
Medium	13	29	42	7%
Revue Tunisienne de Communication	11	27	38	6%
Argus	7	26	33	5%
Copyright volume	13	13	26	4%
	2 115	2 506	4 621	

- 23 Si l'on distingue les statuts des répondants (universitaire ou CNRS), les résultats changent sensiblement pour quelques-unes des revues. Ainsi, si l'on interroge uniquement les enseignants-chercheurs des universités, la revue *Communication et organisation* passe de la 14^e à la 9^e place parce qu'elle couvre un de leurs champs privilégiés de spécialisation. De même, *Sciences de la société* et *Recherches en communication* gagnent deux places, tandis que *Quaderni* en perd quatre. Inversement, *BBF* et *Le temps des médias*, qui gagnent huit places, mais aussi *Mots, les langages du politique*, *Documentaliste*, *Sociétés et représentation*, *Revue des revues...* sont davantage utilisées par les chercheurs du CNRS, plus sensibles sans doute aux problématiques de l'information (tableau 2).

Tableau 2. Titres utilisés régulièrement par les chercheurs du CNU 71 ou par les autres chercheurs

Titres utilisés régulièrement	Chercheurs du CNU 71 ^o	Autres chercheurs
Hermès	184	87
Réseaux	165	95
Communication et Langages	115	34
Questions de communication	104	31
Sciences de la société	85	23
Communication	73	12
Études de communication	70	16
Communication et organisation	66	8
MédiaMorphoses	65	25
Quademi	63	26
Recherches en communication	54	14
Médiation et Information (MEI)	51	5
Mots, les langages du politique	42	36
Les enjeux de l'information et de la com	42	9
BBF	40	48
Le temps des médias	38	44
Documentaliste - Sciences de l'informat	38	31
Les cahiers du numérique	29	6
Distances et savoirs	24	10
Culture et musée (Publics et musée)	22	12
Revue canadienne des sciences de l'inform	15	4
Sociétés et représentation	12	17
Revue des revues	10	16
Documentation et bibliothèques	10	7
Medium	10	3
Médiatiques, Récits et sociétés	9	6
Protée	8	5
Revue Tunisienne de Communication	7	4
Ametist	5	5
Argus	4	3
Copyright volume	2	11

- 24 Nous avons aussi essayé de voir si les résultats de l'enquête permettaient d'établir un rapport entre l'utilisation des revues et leur ancienneté (figure 2). Autrement dit, si l'usage des revues progressait avec le temps. Le tableau 3 ci-dessous montre qu'il n'y a pas véritablement de corrélations. On peut néanmoins remarquer que les revues les plus lues ont entre 30 et 40 années d'existence, mais que des publications récentes comme *Questions de communication* (2002), ou encore *MédiaMorphoses* (2001) et *Le Temps des médias* (2003) avaient réussi, en quelques années, à s'imposer dans l'environnement des chercheurs et à gagner un vaste lectorat.

Figure 2. Nombre de répondants déclarant utiliser les revues selon l'ancienneté des titres

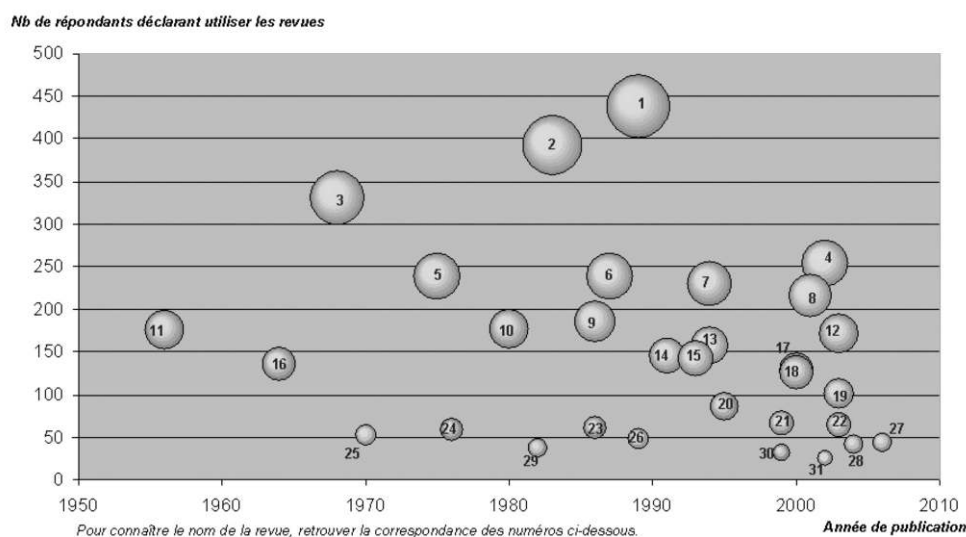


Tableau 3. Analyse des usages selon la date de création des revues

code	Titres	Année de création	Utilisateurs
1	Hermès	1989	438
2	Réseaux	1983	393
3	Communication et Langages	1968	331
4	Questions de communication	2002	254
5	Communication	1975	239
6	Quaderni	1987	239
7	Sciences de la société	1994	231
8	MédiaMorphoses	2001	216
9	Études de communication	1986	186
10	Mots, les langages du politique	1980	178
11	BBF	1956	176
12	Le temps des médias	2003	172
13	Recherches en communication	1994	158
14	Communication et organisation	1991	146
15	Médiation et Information (MEI)	1993	143
16	Documentaliste - Sciences de l'informat	1964	136
17	Les enjeux de l'information et de la com	2000	130
18	Les cahiers du numérique	2000	127
19	Culture et musée (Publics et musée)	2003	102
20	Sociétés et représentation	1995	87
21	Médiatiques, Récits et sociétés	1999	67
22	Distances et savoirs	2003	65
23	Revue des revues	1986	62
24	Revue canadienne des sciences de l'inform	1976	60
25	Protée	1970	53
26	Documentation et bibliothèques	1989	49
27	Ametist	2006	44
28	Medium	2004	42
29	Revue Tunisienne de Communication	1982	38
30	Argus	1999	33
31	Copyright volume	2002	26

- 25 Une dernière question concernait les revues étrangères lues et utilisées régulièrement par les chercheurs francophones. Au total, 1 381 revues ont été citées : cela représente 895 titres distincts. Les publications les plus citées sont des revues des sciences de l'information et de la communication : *Journal of Communication* (pour 6 % des répondants au questionnaire), *Journal of American Society for Information Science and Technology* (5 %), *European Journal of Communication* (5 %). Si 40 % des personnes interrogées n'ont pas

répondu à la question, c'est très probablement parce qu'elles ne lisent pas de revues étrangères. Les autres (60 %) en lisent en moyenne 3,6. La lecture de revues étrangères, encore assez exceptionnelle, est amenée à se développer sous l'injonction des instances d'évaluation, ce qui entraînera pour le moins une plus grande dispersion du lectorat et des références.

- 26 Près du tiers des répondants (30 %) qui utilisent régulièrement une revue publient aussi dans cette revue. Ce rapport tend à augmenter quand la revue est plus spécialisée ou plus confidentielle. Inversement, et cela paraît logique, plus une revue est régulièrement utilisée par les chercheurs et plus son lectorat dépasse très largement le cercle des personnes qui y publient. La corrélation devient particulièrement forte si l'on part, cette fois, non plus du lectorat, mais des personnes qui publient dans la revue, pour savoir s'ils en sont des lecteurs réguliers. Ainsi, 68 % des répondants qui publient dans une revue, la lisent aussi régulièrement (tableau 4). Et ce rapport augmente avec les revues qui sont déjà les plus utilisées. Autrement dit, il existe bien un lien fort entre les revues et leurs auteurs. Par contre, ces relations se délitent avec les utilisateurs occasionnels dans la mesure où, au départ déjà, 9 % seulement des utilisateurs d'une revue y ont publié (0 % à 23 % en fonction des titres).

Tableau 4. Corrélation entre lecture et publication

	Répondants utilisant régulièrement la revue		Répondants publiant dans la revue (auteurs)		
	Utilisateurs ET auteurs	Nombre	Utilisateurs-auteurs	Nombre	Auteurs-utilisateurs
Ametist	2	10	20%	3	67%
Argus	3	7	43%	5	60%
BBF	36	88	41%	51	71%
Communication	30	85	35%	51	59%
Communication et Langages	45	149	30%	58	78%
Communication et organisation	37	74	50%	48	77%
Copyright volume	8	13	62%	11	73%
Culture et musée (Publics et musée)	11	34	32%	14	79%
Distances et savoirs	15	34	44%	19	79%
Documentaliste - Sciences de l'informat	25	69	36%	38	66%
Documentation et bibliothèques	4	17	24%	8	50%
Études de communication	24	86	28%	36	67%
Hermès	89	271	33%	105	85%
Le temps des médias	28	62	34%	37	76%
Les cahiers du numérique	6	35	17%	14	43%
Les enjeux de l'information et de la com	13	51	25%	19	68%
MédiaMorphoses	34	90	38%	54	63%
Médiation et Information (MEI)	17	56	30%	30	57%
Médiatiques, Récits et sociétés	6	15	40%	11	55%
Medium	2	13	15%	4	50%
Mots, les langages du politique	15	78	19%	26	58%
Protée	4	13	31%	11	36%
Quademi	22	89	25%	43	51%
Questions de communication	46	135	34%	65	71%
Recherches en communication	15	68	22%	29	52%
Réseaux	62	260	24%	68	91%
Revue canadienne des sciences de l'inform	2	19	11%	9	22%
Revue des revues	0	26	0%	0	-
Revue Tunisienne de Communication	4	11	36%	10	40%
Sciences de la société	34	108	31%	55	62%
Sociétés et représentation	6	29	21%	12	50%

- 27 Un peu plus de la moitié des utilisateurs réguliers (53 %) notent que les titres sont facilement disponibles dans leur environnement proche (12 % à 65 % en fonction des titres). Ce rapport tombe à 28 % pour les utilisateurs occasionnels (12 % à 41 % en fonction des titres). Il augmente légèrement pour les cinq titres les plus régulièrement utilisés (52 % à 60 % des utilisateurs réguliers et 21 % à 42 % des utilisateurs occasionnels). La présence matérielle des revues dans l'environnement des chercheurs contribue donc à leur utilisation. On peut en déduire que les chercheurs ont un rôle actif à jouer pour que

leur laboratoire et les bibliothèques multiplient et élargissent leurs abonnements aux revues de la discipline.

Conclusion

- 28 Que faut-il retenir de cette étude, au-delà du classement inévitable des revues en fonction de l'usage que déclarent en avoir les personnes ayant répondu au questionnaire ? Qu'au mieux, les chercheurs en sciences de l'information et de la communication, sans doute les plus actifs, lisent et utilisent régulièrement trois revues auxquelles s'ajoutent en moyenne quatre autres revues dont ils se servent sans doute très occasionnellement. Et si l'on prend en considération la possibilité d'un biais de positivité, il est probable que ces chiffres soient encore plus faibles : que parmi les trois revues lues régulièrement, certaines le sont plus épisodiquement et que parmi les quatre revues lues occasionnellement, certaines le sont très exceptionnellement. Est-ce suffisant pour tenir les chercheurs informés des progrès de leur discipline et alimenter leur réflexion ? Est-ce suffisant, encore, pour leur offrir un large corpus de références où puiser pour construire leur objet de recherche, argumenter leur démonstration, ou pour guider les lectures de leurs étudiants ? Les livres continuent de fournir l'essentiel de la matière, mais la dispersent aussi, alors que les revues constituent le cœur d'une discipline et contribuent activement à la conscience qu'elle a d'elle-même, et surtout à la cumulativité des travaux que l'on y mène.
- 29 Les répondants lisent en moyenne 1,8 des trois titres les plus cités. La revue la plus citée (*Hermès*) est utilisée par 69 % des répondants, la seconde revue la plus citée (*Réseaux*) est utilisée par 62 % des répondants, tandis que la troisième (*Communication et Langages*) est utilisée par 52 % des répondants. Ainsi, l'enquête met en évidence « un cœur de revues » lues par plus de la moitié des chercheurs les plus actifs et de ce fait, susceptibles de constituer un fonds de culture commune pour la communauté qu'ils représentent. On peut encore y ajouter un second cercle constitué des cinq suivantes : *Questions de communication*, *Communication*, *Quaderni*, *Sciences de la société* et *MédiaMorphoses*, lues par au moins un tiers des chercheurs. Cinq autres revues sont encore utilisées par au moins un quart des chercheurs (*Études de communication*, *Mots*, *les langages du politique*, *BBF*, *Le Temps des médias*, *Recherches en communication*). Ensuite, on entre assez vite dans la zone des revues plus spécialisées ou plus confidentielles. Est-ce suffisant pour lutter contre la babélisation de la discipline, pour constituer les fameux collèges invisibles en réseaux de chercheurs qui progressent conjointement et qui ont en commun non seulement les mêmes objets, mais encore un ensemble de concepts, de paradigmes et de méthodes... L'internationalisation de la discipline risque fort d'accroître la dispersion des chercheurs ; le lectorat qu'ils représentent ne se distribuera plus seulement sur la trentaine de revues francophones, mais aussi sur 800 ou 1 000 publications étrangères, principalement anglophones. D'où la nécessité absolue de maintenir et de développer un ensemble de références collectives, structurées par « un cœur » de revues francophones de la discipline. La spécialisation nécessaire aux progrès de la connaissance ne devrait-elle pas avoir pour corollaire une vision large de ce qui est produit autour, par les autres chercheurs du même champ disciplinaire, ce qui est probablement encore trop peu le cas.
- 30 On ne peut donc que pousser au développement de la diffusion et du lectorat des publications francophones. On peut espérer que les mutations en cours qui tendent à renforcer la place des revues dans l'évaluation des carrières contribueront, pour le moins,

à renforcer leur rôle dans la constitution d'un corpus de connaissances partagées. Les revues les plus lues sont aussi les plus accessibles, mais elles le sont dans une proportion moindre ; un tiers à un quart seulement des lecteurs disent qu'elles sont disponibles dans leur environnement proche. On peut espérer que leur mise en ligne va rendre leur accès et leur diffusion plus aisés.

- 31 Il est probable que le développement des principes d'évaluation empruntés aux sciences dures (même s'il est admis que les sciences humaines et sociales puissent avoir une relative autonomie) va profondément bouleverser le paysage des publications en sciences de l'information et de la communication. Le classement des revues imposé, en France, par l'Agence d'évaluation de la recherche et de l'enseignement supérieur (AERES) en catégories « A » « B » et « C » va transformer la situation jusque-là relativement égalitaire (puisque le CNU, par exemple, les classe par ordre alphabétique). Et si certaines d'entre elles avaient sans doute une plus grande réputation, cette dernière, en l'absence de toute forme de classement officiel, pouvait toujours être contestée. La notoriété allant à la notoriété, il est probable que les revues classées « A » seront plus lues et plus citées, elles recevront davantage de propositions, pourront être plus exigeantes et ainsi renforcer leur position, aux dépens des autres qui pourront sans doute progresser, mais d'après quels critères, et forcément avec plus difficulté.
- 32 C'est pourquoi le CNU et le délégué à l'AERES de la 71^e section (celle des sciences de l'information et de la communication), ont pour l'instant refusé d'appliquer ce classement et publié une liste de revues sensiblement identique à celle que nous avons utilisée pour cette recherche.
- 33 Cette étude vient à point nommé. L'enquête ayant été réalisée quelques mois avant que l'AERES n'engage son processus de classement, elle aura pu contribuer au débat. Elle aura, pour le moins, permis d'y ajouter le point de vue des enseignants chercheurs de la communauté.

BIBLIOGRAPHIE

- BOUGNOUX, D., et P. RASSE (2001), « Les revues en SIC », *La Lettre d'inforcom*, 59, p. 23-24.
- CALLON, M. (1998), « Défense et illustration des recherches sur la science », *Alliage*, n° 35/36, p. 261 sqq.
- GHIGLIONE, R., et B. MATALON (1998/1980), *Les enquêtes sociologiques, théories et pratiques*, Paris, Éditions Armand Colin.
- GRAWITZ, M. (2000), *Méthodes de sciences sociales*, Paris, Éditions Dalloz.
- HENRIOT, C., et E. FLEURET (2004), « Enquête, les revues en Sciences Humaines et Sociales », *Sciences de l'homme et de la société*, n°69, p. 54.
- HICKS, D. (1999), « The difficulty of achieving full coverage of international social science literature and bibliometric consequences », *Scientometrics*, 44(2), p. 193-215.

JEANNIN, P. (2003), *Revue de la recherche en sciences humaines et sociales : rapport synthétique et final de mission (1999-2003)*, Direction de la recherche, Ministère délégué à la Recherche et aux Nouvelles Technologies, France.

LAFOUGE, T., Y. LE COADIC, C. MICHEL et L. EGGHE (2002), *Éléments de statistique et de mathématique de l'information*, Villeurbanne, Les Presses de l'ENSSIB.

LATOURE, B. (1989), *La science en action*, Paris, Éditions La Découverte.

LATOURE, B. (1993), « Les <vues> de l'esprit, une introduction à l'anthropologie des sciences et des techniques », dans D. Bougnoux (dir.), *Sciences de l'information et de la communication*, Paris, Éditions Larousse, p. 570-596.

LE COADIC, Y. (2005), « Mathématique et statistique en science de l'information et en science de la communication : infométrie mathématique et infométrie statistique des revues scientifiques », *Ciência da Informação*, 34(3) DOI : 10.1590/S0100-19652005000300002.

MAIGRET, E. (2001), « L'enquête sur les revues menée par le ministère de la Recherche », *Hermès*, n° 30, p. 7-11.

MENGER, P. (2002), *Portrait de l'artiste en travailleur. Métamorphoses du capitalisme*, Paris, Éditions du Seuil.

OLIVESI S., 2007, *Références, déférences, une sociologie de la citation*, Paris, L'Harmattan,

PONTILLE, D., et J. HEILBRON (2002), « Top 50 », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 141-142, p. 72-79.

WAHNICH, S. (2006), « Enquêtes quantitatives et qualitatives, observation ethnographique », *BBF*, 51(6), p. 8-12.

INDEX

Mots-clés : bibliométrie, évaluation, indicateurs, revues en langue française, revues scientifiques

Keywords : assessment, bibliometrics, French language journals, indicators, scientific publications

Palabras claves : bibliometría, evaluación, indicadores, periódicos de habla francesa, publicaciones científicas

AUTEURS

PAUL RASSE

Paul Rasse est membre du laboratoire I3M de l'Université de Nice Sophia Antipolis. Courriel : rasse@unice.fr

NICOLAS PÉLISSIER

Nicolas Péliissier est membre du laboratoire I3M de l'Université de Nice Sophia Antipolis. Courriel : pelissie@iutsoph.unice.fr

MAGALI COLIN

Magali Colin est membre de l'Institut de l'Information Scientifique et Technique CNRS. Courriel : magali.colin@inist.fr

ÉTIENNE FLEURET

Étienne Fleuret est membre de l'Institut de l'Information Scientifique et Technique CNRS. Courriel : etienne.fleuret@inist.fr

SYLVIE GRESILLAUD

Sylvie Gresillaud est membre de l'Institut de l'Information Scientifique et Technique CNRS. Courriel : sylvie.gresillaud@inist.fr

MARC GUICHARD

Marc Guichard est membre de l'Institut de l'Information Scientifique et Technique CNRS. Courriel : marc.guichard@inist.fr

PASCALINE HOEL

Pascaline Hoel est membre de l'Institut de l'Information Scientifique et Technique CNRS. Courriel : pascaline.hoel@inist.fr

LAURENCE RAGEOT

Laurence Rageot est membre de l'Institut de l'Information Scientifique et Technique CNRS. Courriel : laurence.rageot@inist.fr